

**Laurent
Sagalovitsch**

Loin de quoi ?

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Le voyage de l'hypocondriaque Sagalovitsch à Vancouver promet aux amateurs d'histoires juives, de névroses familiales, de football, de whisky ou de Témesta un des plus savoureux cocktails de la rentrée littéraire. Voici en effet l'histoire d'un juif parisien qui s'est un jour décrété "en cavale". Fuyant sa dévorante sainte famille, mettant un maximum de distance entre lui et la France – cette terre de persécution antisémite –, il emporte dans ses bagages sa nostalgie de la grande équipe stéphanoise des Verts, sa méfiance à l'égard des goys, son sens aigu de l'inadaptation et une jubilante mauvaise foi. A peine débarqué au Canada, il s'acquine avec une beauté hollandaise (optimiste, décontractée, vorace fumeuse de cannabis). Et c'est en telle compagnie qu'il va découvrir les charmes libertaires mais hygiénistes de la vie à Vancouver.

Loin de quoi ? emprunte son titre à une blague typiquement juive, car pour qui se sent apatride, rien n'est vraiment proche, rien n'est jamais loin. Brassant toutes les données d'un mal de vivre personnel ou atavique, Sagalovitsch, héros du dernier roman de Sagalovitsch, joue de sa judéité comme d'un alibi autant que d'une raison profonde à un désarroi existentiel si manifeste que... mieux vaut en rire.

LAURENT SAGALOVITSCH

Né en 1967, Laurent Sagalovitsch a déjà publié deux ouvrages chez Actes Sud.

DU MÊME AUTEUR

DADE CITY, Actes Sud, 1996.

LA CANNE DE VIRGINIA, Actes Sud, 1998 ; Babel n° 601.

© ACTES SUD, 2011
ISBN 978-2-330-00383-8

LAURENT SAGALOVITSCH

Loin de quoi ?

roman

ACTES SUD

*A Alzira et à Christian, des goys certes,
mais sans leur indéfectible affectueuse
attention, et leur amitié jamais démen-
tie, vous n'auriez jamais connu l'exta-
tique bonheur de lire cette merveille de
roman.*

L'auteur tient à remercier tout particulièrement la fondation Hachette, le ministère des Affaires étrangères, le Centre national du livre, la fondation Heim, les éditions Actes Sud, pour leurs aides aussi diverses que décisives.

Deux juifs se retrouvent après des années à la terrasse d'un café.

— *Alors, que deviens-tu ?*

— *Moi, pas grand-chose. Toujours dans les affaires. Et toi ?*

— *J'ai décidé de quitter la France.*

— *Mais pour aller où ?*

— *En Australie.*

— *En Australie ? Mais c'est loin ça !*

— *Loin de quoi ?*

Le car n'allait pas plus loin. Après c'était le Pacifique, et puis après c'était quoi déjà ? Le Japon, l'Australie, la Russie ? Enfin, après c'était loin. On avait voyagé pendant trois longues journées, trois nuits interminables où je n'avais pas dormi, où j'avais regardé, hagard, assommé de fatigue, les paysages défiler, les mornes plaines, les montagnes, les plaines mornes, les champs à perte de vue, les paysans trônant comme de petits bouseux de caporaux sur leurs moissonneuses-batteuses toutes rutilantes, les pavillons endormis, les villes moyennes, toutes les mêmes, dégoulinantes d'ennui, les stupides troupeaux de bovins avec qui, malgré tout, j'avais fini par fraterniser, les enfants tout débraillés à la sortie de l'école, les gens dans leurs jardins de nains, occupés à boire, à manger, à tailler, à tondre, à souffler sur leur barbecue, à s'embrasser, à ne rien faire, à regarder passer le car et puis encore des plaines, des villes, des arbres, des routes, des croisements, des voyageurs qui montaient qui descendaient qui dormaient, se réveillaient, allaient pisser, remontaient, me décochaient un sourire fatigué, va te faire foutre je ne sais pas qui tu es mais *a priori*, par principe, simple principe de précaution, je t'emmerde. Monika avait raté tout cela, avachie dans son fauteuil, repliée sur elle-même, enfouie dans son chandail, émergeant juste pour réclamer,

tous les cent kilomètres, un morceau de gâteau et une goutte de café sans sucre.

Evidemment c'était le moment idéal pour s'accorder un petit bilan existentiel, un car fonçant dans la nuit nord-américaine, un face-à-face en cinémascope avec sa conscience, prendre enfin le temps de se retourner, contempler le chemin accompli, s'accorder quelques satisfecit, se dire qu'on n'avait pas été si médiocre que ça, même si bien sûr c'était faux, conclure par un très professoral "peut et doit mieux faire" avant de se donner une petite tape fraternelle dans le dos et se souhaiter bon courage pour les années à venir.

Au lieu de quoi, j'ai seulement pensé qu'il serait bienvenu que mes parents se décident à mourir, afin que je devienne adulte et que je puisse être vraiment à plaindre.

Puis, traumatisé par cet intermède un peu trop introspectif, j'ai jugé bon d'attendre avant de repasser en cour martiale.

J'ai secoué un peu Monika, elle a grommelé, je lui ai dit qu'on était arrivés, elle a regardé par la fenêtre, il pleuvait, le ciel était bas, le car désert, le chauffeur debout, nous invitant à descendre avec de grands gestes de la main comme si nous étions des réfugiés moldaves ou croates, ça va ça va on arrive, tu vas pouvoir le boire ton café à l'eau, elle a enfilé mon blouson, c'est ça, te gêne surtout pas, et moi je fais quoi, j'arrache le cuir du fauteuil et je m'enrobe dedans ?

Il faisait frisquet, le matin bâillait encore, l'aube soupirait, des mouettes paresseuses conversaient sur un banc, indifférentes à la pluie, et l'océan tenait une gueule de bois sévère. Au loin, devant nous on apercevait, entre deux échappées solitaires de nuages nuageux, des flancs de montagnes montagneuses aux sommets encerclés de neige neigeuse. (Ah ah !)

On est où ? Monika a demandé en s'étirant comme une panthère anorexique. Pacifique. Canada. Vancouver. Nulle part. Bout du monde.

D'une voix pâteuse, elle a juste dit : ah bon ? Je pensais qu'on allait à Seattle.

Une prochaine fois, Monika, une prochaine fois. C'est par où ?

Quoi donc ? Seattle ?

Mais non, gros bêta, notre hôtel.

Je ne connaissais Monika que depuis trois jours. On s'était rencontrés dans la salle d'embarquement des bus Greyhound à Montréal.

C'est tout ce qu'il y a à savoir.

Moi-même je n'en savais pas plus.

Certes, alors que le car approchait de Winnipeg, en farfouillant dans son sac à la recherche d'une improbable cigarette que ce soir-là je ne trouvais pas, je dénichai, par un hasard extraordinaire, son passeport et appris, bien malgré moi, qu'elle se prénomme Monika, descendante directe des Van Blaten, qu'elle recensait vingt-cinq années sur la grande boucle du tour du temps ; hollandaise par son père, écossaise par sa mère, elle revenait tout juste d'un voyage au Népal, après s'être aventurée du côté de l'Inde, d'Israël, de la Nouvelle-Zélande ; si entre-temps elle n'avait pas grandi elle contemplant toujours le monde du haut de son mètre soixante-huit et supportait un poids de cinquante-trois kilos, ne possédait aucun signe particulier, si ce n'est un tatouage des lunettes de John Lennon judicieusement réparties sur le haut de ses fesses, mais cela je devais l'apprendre plus tard, bien plus tard, et ce n'est que le 24 octobre 2007 qu'elle devrait se préoccuper de renouveler son passeport à la préfecture d'Amsterdam.

Ses yeux ne ressemblaient à rien de connu si ce n'est aux siens.

Pareil pour la plante de ses pieds.

Ses seins étaient aussi parfaits que pouvaient être des seins.

Par chance, le premier hôtel fut le bon. Il ne leur restait plus qu'une chambre. Vue sur l'océan. Un seul lit. Douche. Baignoire. Elle n'a pas bronché. Moi non plus. Va donc pour l'océan.

Avant même que j'aie posé nos affaires, Monika avait filé dans la salle de bains et moi si je pue tout le monde s'en fout c'est ça ? vas-y continue à te noyer sous la douche d'ailleurs je m'en fous complètement et puis, juste histoire d'emmerder mon monde, je prendrai un bain plus tard et puis une douche et peut-être même que je me raserai dans le lavabo sans le nettoyer. J'avais besoin d'un remontant.

Je descends prendre un verre chérie.

Non je disais juste que je descendais prendre un verre. Et, au passage, j'ai récupéré mon blouson.

Deux heures plus tard, je n'avais toujours pas pris de verre.

Le bar de l'hôtel ne servait que des boissons prétendues rafraîchissantes et, banco, cette semaine le deuxième verre de jus de papaye était gratuit. On était dimanche, les Liquor Store avaient baissé leurs rideaux de fer, les supermarchés ne vendaient pas d'alcool, juste des boissons énergétiques de toutes les couleurs aussi efficaces pour se saouler qu'une inscription à vie chez les Alcooliques anonymes, les Seven Eleven non plus, les stations-service pareil. Finalement dans un bar glauque du centre-ville on consentit à m'apporter une bière si fade que le plus ayatollah des ayatollahs aurait pu la déguster sans déclencher de fatwa vengeresse.

Epuisé et écoeuré par tant d'efforts non récompensés, j'ai fini par rejoindre le bord de mer et m'affalai sur un banc où en lettres dorées il était

inscrit que Leslie Ivan aimait venir se reposer ici pour contempler le coucher de soleil et que tous ses amis chérissaient son souvenir ému (1924-1984). Moi de même. Le bandeau électronique du centre Molson indiquait qu'il était 10 h 24 du matin, que la température flirtait avec les dix degrés et qu'il ne fallait pas boire et conduire.

L'humour canadien.

En un rien de temps la promenade s'est transformée en une vaste arène olympique. Surgis de nulle part, des femmes et des hommes, la mine orgasmique, avalaient les kilomètres d'une foulée racée et puissante, des chiens, la langue raclant le sol, galopaient à leurs côtés, s'absentant de temps à autre pour piquer une tête dans l'océan avant de rattraper leurs maîtres une centaine de mètres plus loin, des handicapés, un bandeau vissé sur leur front, maltrahaient leurs fauteuils pour dépasser les chiens, des couples furieux, la bave aux lèvres, déboulaient, campés sur des tandems profilés, des parents tout sourire remorquaient sur leurs vélos des espèces de landaus à deux roues où se cramponnaient des enfants terrifiés, des jeunes filles juchées sur des rollers jouaient des coudes avec des papys asthmatiques, de grosses dondons, un gobelet de café à la main, sprintaient pour rejoindre leurs maris à la musculature impeccable, d'élégantes demoiselles jouaient au tennis avec leur labrador tandis que sur l'océan des canoës, des kayaks, des voiliers, des pirogues se livraient à un remake nautique de *Ben Hur*.

On tourne un spot pour la santé civile c'est ça ? Un cœur qui bat c'est une âme qui respire.

Il pleuvait toujours autant mais tout le monde s'en foutait. Tout le monde était content. Tout le monde souriait. La vie était belle, l'avenir radieux et on allait tous vivre jusqu'à cent ans. Magnifique !

Fatigué, déprimé, lessivé, éreinté, désorienté, désespéré, au bord de la dépression, je rentrai à l'hôtel. Au passage, je croisai des vagabonds pétant la forme, le teint hâlé, la démarche vaillante, conduisant d'une main ferme des caddies débordant de bouteilles vides.

Une ville de fous.

Monika était encore à glouglouter dans la salle de bains. Ses vêtements traînaient sur le lit. Rien de particulièrement folichon : un jean délavé, une chemise froissée, des chaussettes blanches, une culotte Petit Bateau. Pas de trace de soutien-gorge. Ni de bas.

Pourtant je notais un début d'érection.

J'ai frappé à la porte.

Qu'est-ce que c'est ?

C'est moi.

Tout va bien ?

Oui oui. Et toi ?

Je prends un bain.

Profites-en bien.

Merci.

Maintenant je bandais.

Tiens et si je fracassais la porte, apparaissais nu comme un ver, ma queue toute circoncise à la main, la langue pendante, mes couilles pétaradantes de sperme se baladant sur mes cuisses velues...

Plus tard, Simon, plus tard.

J'ai fini par dénicher le minibar sous la commode, et sans plus tarder polluai mon estomac de trois mignonnettes de Johnny Walker.

J'aurais quand même préféré du bourbon.

J'ai allumé la télé.

Quatre-vingt-neuf chaînes.

La première fois, j'ai mis trois minutes trente à effectuer le trajet. Deux minutes quarante à ma deuxième tentative. Malgré mon acharnement à triturer la télécommande d'une manière compulsive, je n'ai jamais pu descendre en deçà de la minute. Arrivait toujours un moment où je craquais.

Je passais du regard vitreux de Sue Ellen à la mine ahurie de Colombo réveillé en pleine nuit de shabbat (si si, Colombo est juif) ; je tremblais devant l'attitude hallucinée d'un pasteur débitant, d'un air sévère et concerné comme s'il était le bootlegger de Jésus en personne, des propos incohérents au sujet d'une biche avalée par un crocodile ou peut-être était-ce le contraire, je restais perplexe devant le placage implacable d'un cosmonaute rouge sur un astronaute jaune à quelques yards de la ligne d'arrivée, je souffrais avec Travis égaré dans le désert de *Paris, Texas*, pub, pub, pub, pub, fin de pub, CNN en direct live du Kosovo du Bangladesh du Rwanda, de Jérusalem, de Kansas City, du trou du cul du monde, pub, pub, pub – nos amies les bêtes, nos amis les vieux, nos amis les handicapés, nos amis les animaux handicapés, nos amis les vieux animaux handicapés –, pub, une séance de gym, trois déesses dénuées de seins tressautant, en rythme, sur un tapis bleu avec un océan factice en toile de fond, Colombo, toujours pas rasé, sermonne Moïse

son basset hassidique, une poursuite en supervision d'une voiture de malfrats coupable d'avoir brûlé un feu rouge le tout filmé d'un hélicoptère, Travis toujours perdu dans le désert, pub.

Tu viens te promener ?

De quoi ?

Tu veux venir te promener ?

Elle sortait de la salle de bains, tout habillée, un écran de chaleur la précédant. Damned ! Bien sûr, maligne comme un footballeur hollandais dans la surface de réparation, elle s'était réfugiée dans son hammam avec des affaires de rechange. Mes couilles ont tressauté de déception.

Où ça ?

Je ne sais pas. Au bord de l'océan.

Peux pas. J'ai oublié mes rollers dans le car.

Comme tu veux. A plus tard alors.

Tu peux demander à la réception de me monter une bouteille de scotch ?

Quelle marque ?

La plus chère.

D'accord. Je t'emprunte ton blouson.

C'est ça.

Quelle conn... Je suis sûr que j'étais en train de battre mon record.

Tiens bon Travis, revisse bien ta casquette, refais tes lacets, et marche.

Je n'avais pas le souvenir qu'il marchait autant.

J'ai toujours adoré sa casquette rouge.

Colombo, désormais presque barbu, entre dans une synagogue, ce schmok a encore oublié ses tephillim, le bedeau le réprimande, il demande à parler à la femme du rabbi occupée à préparer des cigarettes au miel.

Un troupeau de lionnes, avachies, au bord d'un lac aride, quelque part en Afrique subsaharienne, papotent, en regardant le soleil se coucher.

Le révérend, aussi sexy que Lloyd Cole en caleçon, ose me montrer du doigt et m'invective : Celui qui s'efforce de se surpasser / celui-là nous pouvons le sauver.

Voleur de Goethe.

Va te faire foutre.

Je ne tiens pas à être sauvé.

Et une cahouète en pleine tronche.

Pub.

Pub.

Comment mon mari m'a trompée avec la directrice de l'école pendant la réunion de parents d'élèves.

T'as vu ta tronche, ma belle ?

Simon, tu es une ordure de la pire espèce.

Je sais.

Les Argonautes de Winnipeg mènent treize à trois contre les Colombes de Calgary.

Définitivement, le football américain est une insulte à l'intelligence.

Et un on monte ses genoux, et on tient, on tient, on tient.

Pub.

Téléphone.

Allô ?

Ici la réception. Nous sommes sincèrement désolés monsieur mais nous ne servons pas d'alcool le dimanche. C'est la loi. Permettez-moi néanmoins...

Travis enlève sa casquette, s'éponge le front.

Mais donnez-lui à boire enfin.

Zoom sur la voiture en fuite. Bien vu c'est une Pontiac.

Treize-sept. Score final.

Il est deux heures du matin et nous y sommes : une lionne insomniaque a repéré un zèbre soignant sa gueule de bois au beau milieu de la savane.

Le Christ est notre sauveur. Votre sauveur. Le seul.

Une heure a passé.

J'ai fini par me laisser tenter par Travis errant sans fin dans le désert Mojave.

J'ai appelé Léa.

“Bonjour je ne suis pas là pour l'instant mais vous pouvez laisser un message après le bip qui selon toute vraisemblance devrait être sonore. A propos si c'est toi Simon, Simon je t'emmerde amoureusement...”